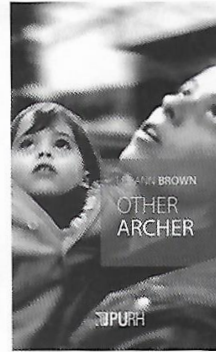
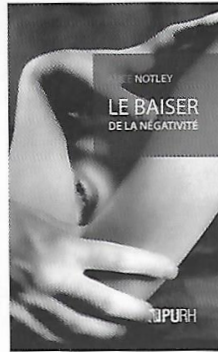
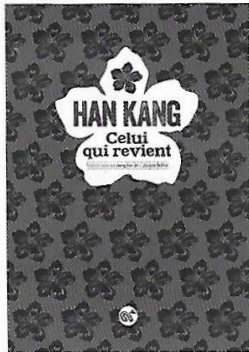
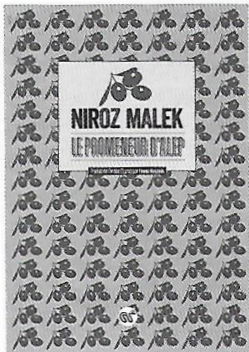


TOUT RÉINVENTER SANS RIEN CHANGER



Deux titres du Serpent à plumes et deux autres de la collection «To» des PURH.

de l'ARL Plaine - Normandie, #29, mai 2016, p. 8.

Le passage d'une langue à l'autre met en jeu des opérations complexes. Comment le traducteur recrée-t-il un texte nouveau? Tout est affaire de compromis. Éléments de réponse avec trois professionnels de la région.

Qu'est-ce que traduire? «Dire presque la même chose dans une autre langue», pour reprendre le titre d'un livre d'Umberto Eco? Le linguiste récemment disparu, qui fut lui-même traducteur (il s'est notamment attelé à la difficile transposition en italien des *Exercices de style* de Queneau), pose que le passage réussi d'un idiome à l'autre ne peut se faire que grâce à une « négociation », « à la lumière du principe d'or selon lequel on ne peut pas tout avoir »: « Pour obtenir quelque chose, on renonce à quelque chose d'autre. » Georges-Arthur Goldschmidt, grand traducteur de littérature allemande, énonce qu'il faut « tout réinventer sans rien changer, le texte autre doit être même » (*Le Magazine littéraire*, mai 2015). Respecter les intentions, trouver des équivalences au phrasé de l'auteur, par définition unique: le traducteur est souvent comparé à un musicien qui livre son interprétation personnelle d'une partition.

ET LA FIDÉLITÉ DANS TOUT ÇA ?

Cette opération complexe entre compromis et réinvention fait apparaître la fidélité, pourtant jugée nécessaire à toute traduction, comme une notion ambiguë. Dans de nombreux cas, un décalque trop servile du texte d'origine s'avère incompréhensible ou absurde, quand il s'agit de rendre les références culturelles ou les expressions idiomatiques, sans parler des langages vernaculaires: que devient le patois des paysans cauchois de Maupassant en portugais?

La poésie est sans doute le genre où l'idée de fidélité est la plus problématique. La métrique, les assonances et autres effets de style ne peuvent passer d'une langue à l'autre sans transpositions. La collection «To» des PURH, consacrée à la poésie américaine contemporaine, en fait la démonstration. Christophe Lamiot Enos, maître de conférences à l'université de Rouen, dirige cette collection originale — chaque titre est publié séparément en anglais et en français. À moins d'être

restant près du détail, privilégié le son et le sens. Il a trouvé un équivalent en poésie française de ce qui est écrit en anglais. C'est une traduction très personnelle. Que Stéphane Bouquet soit lui-même poète n'est bien sûr pas étranger à cette démarche.

Comme chaque titre de la collection «To» est inédit en anglais, les PURH ont pris l'initiative de les faire distribuer en VO Outre-Atlantique. Ce qui permet donc de faire découvrir, au public américain comme aux lecteurs (et éditeurs) français, des poètes au style exigeant. «La traduction rapproche les peuples!», se réjouit Christophe Lamiot Enos.

LA LANGUE DE L'ÉCRIVAIN

Pierre Bisiou pourrait en dire autant, lui qui a relancé l'an dernier *Le Serpent à plumes* — une petite maison d'édition dont il fut le cofondateur dans les années 90 — sans renier son penchant originel pour les littératures étrangères et «cette ouverture au monde que représente la traduction». Après le roman du Marocain My Seddik Rabbaj, *Le Lutteur*, ont suivi *Le Promeneur d'Alep*, de Niroz Malek, une plongée dans la Syrie en guerre traduite de l'arabe par Fawaz Hussain, lui-même auteur. Ou encore *Celui qui revient* et *La Végétarienne*, de la Coréenne Han Kang. Des textes qui, parfois, ne se laissent pas faire dans leur doublage français. L'éditeur tient donc à faire appel à des professionnels expérimentés qui s'impliquent fortement dans leur travail: «Pour *Un America*, le deuxième livre du chanteur Momus *, la traductrice Marie Surgers a collaboré avec l'auteur.» Il faut dire que l'Américain a tendance à pratiquer des inventions langagières qui risquaient fort de se retrouver *lost in translation!* «Je suis favorable à une traduction pas trop réécrite, plutôt brute, qui évite le français académique, précise encore Pierre Bisiou. Il faut que la langue accroche éventuellement à la lecture. Car ce que l'on traduit avant tout, c'est la langue d'un écrivain.»

TRADUIRE OU ADAPTER ?

Mais où est la fidélité quand le traducteur va jusqu'à adapter une œuvre en coupant dans le texte ou en modifiant la structure du récit? Cette pratique est plus fréquente qu'on ne le croit dans la littérature grand public pour adultes (les romans de Mary Higgins Clark sont adaptés par exemple de l'anglais à l'anglais).

«Les romans anglo-saxons pour la jeunesse réécrits car la narration est différente, le du récit ne passe pas toujours en français: le vocabulaire, il est souvent trop pauvre, d'exigences de style, la langue est moins colorée, globalement plus simple.» Anouk a ainsi traduit cinq volumes de *Trouille-Street* pour Bayard, une série pleine d'humour britannique pour laquelle il lui a fallu trouver des équivalents aux jeux de mots et adaptés de situation, sans dénaturer les intentions. Pour *Planète Janet*, fiction en forme de journal d'une adolescente, elle a choisi librement un ton. Mais c'est grâce à ce type de traductions que les jeunes lecteurs français peuvent être initiés à la littérature étrangère. Le bilan de ce survol des enjeux de la traduction est un travail d'auteur. Il est l'auteur... de

À lire :

Umberto Eco, *Dire presque la même chose* (L'Arléthèque), 2015.
Georges-Arthur Goldschmidt, *L'angoisse de la langue pleine*, interview par Alexis Brocas, *Le Magazine littéraire*, n° 555, mai 2015.

* Lire la chronique dans le n° 28 de *Publication(s)*.

LIRE EN WOLOF

JMOC
LE GLÉZ
BAAY SA
DOOMU
AFRI

Une initiative originale: Zulma a lancé, en collaboration avec les éditions Mémoires d'encrier (M), la collection «Céyfu» qui publie des œuvres manquantes de la littérature francophone.